

cu nom de Zou ! Au moindre signe, il comprenait son maître, contrefaisait le mort, dansait sur les pattes de derrière, rapportait les besicles oubliées..... Mais tout cela n'était qu'un jeu ! Voici son triomphe : Zou avait été dressé à ne rien accepter—ni pain, ni sucre, ni viande—qui lui fût présenté de la main gauche.

Au moment du moka, M. l'abbé Agricol faisait exécuter à son chien, ces divers tours d'adresse.

Un jour pourtant, elle fut troublée aux Abeilles, la bonne paix de Dieu ! Fayard, un grand efflanqué qui frisait la trentaine, revint de la mer, après avoir passé pour mort. Il s'installa dans la paroisse, où il se mit à cultiver son coin de terre, scandalisant, par son impiété et ses blasphèmes, les bonnes âmes dont M. le curé était si fier. Il avait horreur de l'église, ce marin ; il sacrait et jurait le saint nom de Dieu à tout propos et à chaque mot ; il faisait gras le vendredi, comme un huguenot.

Notre bon M. Agricol en fut encore plus mortifié que ses fidèles. Il rêvait, nuit et jour, au moyen de ramener dans la bonne voie le malheureux qui, autrefois, avant de naviguer, avait été le modèle du hameau.

Sans rien dire, Monsieur le curé trouvait toujours le moyen de diriger ses promenades vers le champ où Fayard travaillait, et de lier conversation avec le mécréant.

Mais quelle langue, cet homme !... Dans ses voyages, il avait tout vu, tout entendu, et le pauvre M. Agricol restait parfois bouche close. Fayard répétait invariablement son refrain : « Monsieur, lorsque vous m'aurez montré un miracle, je me soumettrai ! »

Un miracle ! soupirait M. le curé, est-ce possible ! Si pourtant Dieu le permettait !...

Un jour, enfin, il crut avoir trouvé son affaire. C'était un vendredi de carême. Fayard venait de tuer le porc et, pour sûr, il aurait au sac quelque maudite victuaille.

Escorté de Zou, M. le curé alla droit vers Fayard, qui semait des pois, et, comme d'habitude, ils se mirent à causer. A l'heure du repas, ils s'assirent côte à côte.

Fayard exhuma de sa bésace, un énorme quartier de porc appétissant et doré, qui tirait l'œil.

—Oh ! s'écria M. Agricol, vous n'allez pas manger ça, un vendredi de carême !... Allons, allons, Fayard, y pensez-vous !

—Moi ? j'en mangerais le vendredi saint, si j'en avais ! Quelle plaisanterie !....

—Hélas ! Fayard, gémissait le bon prêtre, pourvu que quelque jour le bon Dieu, à bout de patience, ne vous montre pas un miracle !.... Fayard, vous finirez mal !

—Je vous l'ai toujours dit, monsieur le curé, au premier miracle dont je serai témoin, plus d'hésitation ! Mais le temps des prodiges est passé....

Et parlant ainsi, Fayard coupait des tranches de porc qu'il absorbait sans sourciller.

Assis sur son dos, Zou ne le perdait pas de vue et se pouléçait les lèvres, comme pour dire : oh ! la bonne viande !